

L'identité en chantier : béton et brutalisme

Laurence Olivier

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier, L. (2019). L'identité en chantier : béton et brutalisme. *Liberté*, (323), 70–72.

L'identité en chantier : béton et brutalisme

Retour sur *Liberté*, spécial Manicouagan, automne 1964

LAURENCE OLIVIER

La Manicouagan, c'est un premier pas vers autre chose de plus grand encore. Que tout cet immense pays du Québec soit à nous, à nos enfants, à tous. Autrement, ça ne vaudrait pas la peine de construire tous ces Manic.

JEAN-GUY PILON, *LIBERTÉ*, 1964

En 1964, les gars de *Liberté* (oui, que des hommes!) prennent l'avion pour se rendre aux immenses chantiers du nouveau complexe hydro-électrique sur la rivière Manicouagan. Cette visite, aux frais du service des relations publiques de la Commission hydroélectrique du Québec, leur permet de chanter, ménestrels du «maîtres chez nous», le renouveau économique du Québec et l'audace de la nationalisation. Leurs poèmes tout en majuscules ou tout en italiques (c'était l'époque) et leurs articles nous informent peut-être moins sur les faits qu'ils rapportent que sur l'idéologie qui les sous-tend. Le numéro spécial de la revue résultant de ce voyage rend compte d'un temps où les grands chantiers préparaient à l'autodétermination d'un peuple. Si les discours sur le pays à bâtir n'ont plus aujourd'hui la force d'entraînement collectif qu'ils avaient à l'époque, la logique extractiviste qui les portait, elle, continue à prendre de la vitesse. Alors qu'on envisageait en 1964 le développement économique comme moyen d'émancipation, force est de constater qu'il ne nous reste plus aujourd'hui que le fantasme de ce même développement économique. Reste que ce curieux document offre un point de vue privilégié sur la transformation des discours, où apparaissent aujourd'hui des trous immenses: l'environnement, le vol historique des territoires innus

par Hydro-Québec, les dynamiques de classe et de genre dans l'industrie... Enfilez votre dossard orange, chaussez vos bottes de travail et coiffez votre casque de sécurité: nous commençons la visite guidée du fascinant numéro 35 de *Liberté*.

L'éditorial de Jean-Guy Pilon donne le ton: on entend déjà les turbines rouler. La construction de l'identité québécoise trouve son pendant dans la construction tout court: «d'énormes gratte-ciel ont poussé par-ci, par-là, [...] d'ici dix ans il y en aura dix fois plus, [...] nous créons une île au milieu du fleuve pour accueillir le monde lors de l'exposition de 67». Et le développement de la Manic tombe à pic pour illustrer «la puissance, la force, le dynamisme» qui prennent alors la province entière, pas seulement les villes. Ce rapprochement entre les bâtisseurs et les écrivains, qui œuvrent au même projet, traverse le numéro de part en part. Les mots du grand patron Serge Godbout, ingénieur et gérant de Manic 5, sont rapportés dans plusieurs articles tant ils sont emblématiques de ce mouvement: «Nous cassons des pierres et des montagnes. Si vous avez bien regardé au cours de la visite, cet après-midi, si vous regardez bien les lumières ce soir, vous comprendrez qu'il faut aussi être poète pour bâtir des choses comme celle-là.» Pilon continue: «Le sommeil est fini. La Manicouagan c'est une preuve. Pour plusieurs d'entre nous aussi, c'est une concrétisation de ce que les poètes et les poèmes appelaient.»

Les ingénieurs se font poètes, et les poètes, qui ont appelé ce grand projet, relaient maintenant les chiffres des ingénieurs. Les écrivains de *Liberté* donnent dans la concrétude (ou l'abstraction) des tonnes de sacs de ciment,

des kilowattheures, des «files de zéros», des pieds cubes d'eau. À grand renfort de statistiques et de superlatifs, on justifie le sentiment de fierté qu'inspire le projet: Manic devient le «symbole d'un Canada français capable de réaliser par lui-même de grandes choses à l'échelle du monde occidental» (Perron). Si on connaît la chanson de Georges Dor sur la Manicouagan où l'on s'ennuie, il faut ici penser à celle de Félix Leclerc: «Fier, fier: un mot que je croyais mort.»

Mais au-delà du béton pour lui-même, l'édification de cette cathédrale de lumière au milieu de la forêt devient le symbole d'une émancipation culturelle. Fernand Ouellette avance que le complexe Manic-Outardes, pour les ingénieurs, a la même signification que le *Refus global* a eue pour les peintres, les poètes, «ceux qui firent, à leur façon, éclater la mémoire; ceux qui parlèrent d'espace, de lumière et de pays». Le texte de Ouellette présente l'idée de l'avènement à soi-même dans un étonnant double mouvement d'entrée dans la modernité par la construction, et de retour aux sources par le mythe du coureur des bois: «Luttant avec la montagne, la rivière, l'épinette, le vent, la neige, des hommes ont retrouvé leur pureté d'antan. Là-bas, on peut parler de nouvel homme. Bâtir un barrage gigantesque et s'exprimer dans leur langue a pour eux la même signification. Tout cela n'est qu'un seul acte: construire, être soi.»

Cet avènement à soi, qui est à la fois modernité du béton et retour à la «pureté d'antan», est illustré par deux des trois poèmes qui figurent dans la revue. *Nos mains d'avenir* (Perrier) présente les ouvriers en des termes héroïques, non pas mis en scène dans des rapports de classe, mais comme

déjà émancipés par leur travail même. Ils sont ceux qui bravent l'exil « POUR QUE JAILLISSE / UNE LUMIÈRE NOUVELLE » et mettent fin à la « PAROLE USÉE DU TEMPS SANS HONNEUR ». Les ouvriers faiseurs de lumière vaincront ce qui reste de l'obscurantisme de la Grande Noirceur. *Nous* (Préfontaine), dans un mouvement similaire, associe la construction à la parole. Il y avait un « avant », où « nous n'étions pas », puis il y a, cet après, celui du « constructeur », qui permet au poète de dire : « Je parle maintenant en hauteur en largeur ». L'ingénierie des barrages est donc aussi celle de la langue. Dans ce pays d'hommes (où les femmes ne sont présentes qu'en un seul vers qui fait référence à leurs seins, « des armes des aliments »), la curieuse collusion du progrès et d'une certaine conception de la terre peut advenir parce que cette dernière a changé de sens et de valeur : elle ne signifie plus le terroir passéiste, mais le territoire à exploiter. Cette idée est incarnée dans les poèmes par des images telluriques et des descriptions du travail manuel moderne : nous voyons « l'homme terreux », « l'homme de terre froide » aux « paumes de barrages » (Préfontaine) ainsi que les « BRAS D'ES-PÉRANCE » des « HOMMES DES FOREUSES / HOMMES DES BLONDINS / HOMMES DES BARAQUES » qui font tourner « LES TURBINES DE L'ESPOIR » (Perrier).

Pourtant, dans ce Québec en pleine édification, hors cette héroïsation poétique de l'ouvrier, la position des écrivains par rapport au sort des travailleurs est souvent ambiguë. Plusieurs articles rapportent que le chantier fonctionne comme ce qu'il est, c'est-à-dire un vrai village de compagnie, avec des règles strictes (on interdit l'alcool jusqu'à l'intérieur même des résidences) et une suspension des libertés individuelles pour assurer le bon déroulement des opérations. Il est question des difficultés de l'exil, de l'éloignement et, entre les lignes, de la rudesse d'une organisation sociale basée exclusivement sur le travail. Mais les textes ne savent pas quoi faire de ces faits : les auteurs de *Liberté* vantent-ils le sacrifice de ces hommes, le conçoivent-ils comme nécessaire à l'avènement de leur pays ? Ils ne le



dénoncent certainement pas. En quarante-huit heures de visite, ils ont vu quatre ou cinq hommes complètement ivres – et Pilon ne semble pas accorder trop d'importance au malaise social que cela trahit : « On en voit davantage à la messe du dimanche à la Cathédrale de Montréal. » Pourtant, Pilon a aussi une idée très claire de la motivation qui lie les travailleurs à leur ouvrage : « La plupart des ouvriers de Manic 5 ne se préoccupent pas de ce qu'ils bâtissent. L'aspect « édification du Québec à venir » leur est complètement étranger et indifférent. Ils sont là comme ils seraient aux chantiers de bois : pour faire de l'argent. » Jacques Godbout tient le même discours, et l'élève même en vertu : « À Manic, et c'est une des valeurs exemplaires de cette aventure, les gens sont là pour de l'argent [...] » Le pays se ferait-il alors malgré ces ouvriers, même si pour eux ? Ouellette, dont l'avis diffère, se fait ventriloque : « Les hommes de Manicouagan 5 ont une chose à nous dire : nous sommes debout. Nous pouvons penser et travailler avec

notre langue : rhéteurs sont ceux qui prétendent le contraire. Nous trouvons l'univers vaste. Nous donnons la main au monde. Nous sommes fiers de nous, Québécois. Laissez-nous faire l'avenir. » Il n'est pas clair si Ouellette parle à la place des ingénieurs ou des ouvriers. Sur le terrain, sa vision ne semble pas s'imposer avec évidence aux travailleurs : « Ici, on est trop près pour voir. Peut-être que vous autres là-bas... » commente avec sagesse le cordonnier de la Manic auprès de Clément Perron.

Le poème d'Arthur Lamothe fait figure de tentative de sauvetage du numéro. *Un pays et des hommes* est rafraîchissant par son côté narratif, presque terre-à-terre, contrastant avec le lyrisme lourd des autres poèmes. Il est un des très rares textes à mentionner les femmes (ici des ouvrières) et est le seul de tout le numéro à évoquer la présence des Innus, par l'entremise de l'image récurrente d'un trappeur, « un vieil Indien nommé Picard », qui arpente le territoire. Lamothe, cinéaste qui connaît bien la Côte-Nord, aborde

un sujet qui détonne dans ces pages à la gloire de la Manic: il montre certains oubliés du développement, les bûcherons du «camp d'Albert Gagné [...] à 53 milles du barrage Manicouagan 5». La grève de ces bûcherons, en rupture avec le discours triomphaliste, est passée inaperçue: «les journalistes de Montréal sont allés voir les barrages – les bûcherons n'ont pas d'argent pour les «public relations»». Le poème de Lamothe parvient à évoquer avec finesse les inégalités des travailleurs entre eux, et laisse deviner l'oppression du trappeur innu, dont les ouvriers volent les pièges – et le territoire de chasse, ajouterions-nous.

Exception faite de ce dernier poème, le numéro est marqué par son absence de considération des dynamiques de classe, de genre et de race. Est exemplaire à cet égard la description que fait Pilon du Club des contremaîtres: «Un endroit où ne sont admis que les contremaîtres et les ingénieurs. Des femmes aussi, en autant qu'elles aient une escorte. [...] Tout ce qu'il y a de plus correct.» En effet, les gars de *Liberté* surplombent le chantier, au propre comme au figuré: «20 heures: Dîner dans la grande salle de réception. Nous dominons tout le chantier qui s'illumine. Comme une ville, comme une immensité d'espoir au cœur de la forêt inexpugnable. Mieux encore: comme une cathédrale. La cathédrale de demain. Et notre cathédrale à nous, du Québec» (Pilon). Et pendant qu'eux dînent dans la grande salle de réception, il n'y a qu'Arthur Lamothe qui se préoccupe du sort des travailleurs, et personne ne parle du vol par Hydro-Québec des terres ancestrales des Innus, à qui on n'a offert aucun contrat, aucun emploi, et dont des lieux de sépulture ont été inondés.

En descendant au plus creux du réservoir, nous trouvons Jacques Godbout, prophète du Québec Inc., qui souhaite un capitalisme d'État agressif et un Québec franc quant à son désir d'enrichissement: il veut voir le peuple dépasser l'équation argent=péché que les prêtres lui ont enseignée. Le dollar devient le signe de la maturité du peuple et de sa victoire contre les

«mesquineries historiques»; mais Godbout remplace seulement un catéchisme par un autre. Malheureusement pour lui, les nationalisations ne se sont pas multipliées comme il l'espérait. Au contraire, de toute cette aventure, on n'aura conservé que la logique économique, sans projet culturel et social pour lui donner un élan symbolique.

Si ce numéro étonne, c'est notamment parce que la candeur et l'enthousiasme des gars de *Liberté* nous font aujourd'hui cruellement défaut. Comment être candide quand on connaît le désastre écologique et humain vers lequel, justement, le progrès et le développement nous ont mené-e-s? L'enthousiasme des auteurs trahit le parti pris obtus de l'époque pour le progrès, la modernité. Ils vantent les nouveaux pylônes à très haute tension sans mentionner la défiguration du paysage, ils parlent d'électricité et de bassins et de pieds cubes d'eau sans jamais parler des terres inondées et des rivières à jamais perdues – la nature supposément vierge, «que rien n'a jamais troublée depuis les époques précambriennes» (Folch-Ribas), attend d'être exploitée pour le bien de la nation. C'est en nommant le territoire (pensons à des œuvres comme *Ode au Saint-Laurent*, de Gatien Lapointe, 1963) que les poètes avaient annoncé l'avènement du peuple à la parole; mais cette domestication prend ici un tout autre sens, puisque l'on occupe et transforme désormais ce territoire. Il n'est qu'un moyen vers l'émancipation, et le vivant est assujéti au développement économique: «De nouveaux prospecteurs [...] capturent parfois de petits ours qu'ils apprivoisent, au cours de leurs voyages» (Folch-Ribas). Préfontaine, sans jamais évoquer les Innus de la Côte-Nord, anticipe les autochtones interstellaires: «Quand nous serons de grandes personnes, sorties de nos névroses infantiles, nous pourrions parler aux grandes personnes du monde entier, y compris les éventuels autochtones de la constellation d'Orion...» Le progrès, maintenant lancé, n'a plus de fin: «Demain, ces poètes-là bâtiront des centrales atomiques quelque part sur une baie de

l'Ungava ou dans un Labrador redevenu québécois, ce qu'il est par définition géographique. Les orangers fleuriront peut-être dans nos déserts du Nord...» Et la fonte de la banquise finira d'inonder les terres qui ne l'auront pas été par les barrages.

La lecture contemporaine de ce document de 1964 révèle certes un décalage, mais elle doit aussi éclairer nos pratiques actuelles. Si, à un demi-siècle d'écart, ces façons de penser l'exploitation du territoire et de l'humain sont choquantes, on ne peut en nier les constantes politiques: pensons au Plan Nord, aux projets de forages sur Anticosti et, permettant tout cela, au mépris des droits territoriaux des Premières Nations et des Inuit. L'édification du complexe de la Romaine, une cinquantaine d'années après la Manic, apparaît comme une répétition des erreurs du passé. Bref, ce qui s'annonçait dans les pages du numéro 35 de *Liberté* n'était que le début d'une exploitation inconsidérée qui est allée en s'accéléralant. Alors que les poètes de l'époque lui donnaient un mandat d'émancipation collective, le développement s'est plutôt tourné contre eux, a fait d'eux les chantres de leur aliénation au territoire. Tournant à vide, cette croissance dangereuse est cherchée pour elle-même. Comme dit le sociologue Jean-François Blain, incarné dans la toute récente pièce de théâtre-documentaire *J'aime Hydro*: «La croissance, c'est la dernière des mythologies, et on l'enseigne encore.» Cette mythologie n'est plus accompagnée du discours d'émancipation qui, sans la racheter totalement, au moins lui donnait un semblant de sens. (L)

1. Jean-Guy Pilon, Luc Perrier, Yves Préfontaine, Jacques Folch-Ribas, Fernand Ouellette, Jean-Marie Dugas, Clément Perron, Jacques Godbout, André Payette, Jean Filiatrault et Arthur Lamothe signent les textes consacrés à la Manic.

♦ **Laurence Olivier** est autrice du roman *Répertoire des villes disparues* et fait partie du comité de rédaction de la revue *Estuaire*.